



## **La logique et l'épistémologie** **La construction intersubjective de l'objectivité scientifique**

Anne Fagot-Largeault

Philopsis : Revue numérique  
<https://philopsis.fr>

---

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur <https://philopsis.fr>

### **Préambule**

Deux thèses développées ci-après mènent à poser une question :

*Thèse 1.* Le sujet qui fait la science est communautaire, non pas individuel ; c'est un collectif interactif de chercheurs (« collège invisible » : cf. Solla Price, 1963). L'idée d'une communauté implique à la fois co-existence pacifique (*communio*) et interaction (*commercium*). La question si le sujet de la philosophie est aussi un collectif, ou s'il reste irréductiblement singulier, restera ouverte.

*Thèse 2.* La (les) communauté(s) scientifique(s) est (sont) indissociable(s) de la communauté humaine globale (cosmopolitique). Autrement dit, le microcosme scientifique n'est pas un modèle pour l'ensemble de la communauté humaine (macrocosme) ; il n'est au contraire complètement compréhensible et n'atteint son optimum que relativisé à la communauté humaine globale (Humanité).

*Question :* le point à élucider, c'est comment un collectif interactif de chercheurs dont on ne présuppose pas qu'ils sont individuellement bons et rationnels, relativisé à une communauté humaine dont le fonctionnement ne saurait être supposé parfait, accouche d'une connaissance rationnelle, c'est-à-dire, d'une « science de la nature » à peu près cohérente.

*Critère.* B. Saint-Sernin avait proposé d'appeler « critère de Husserl » ce qui établirait qu'il y a dans le lien intersubjectif qui relie les membres de la communauté quelque chose (de transcendantal ?) qui « fonde » (ou « régule », ou « teste ») la solidité de la construction, et justifie la confiance dans une rationalité en devenir. Nous sommes à la recherche d'un tel critère (ou de plusieurs critères). Mais commençons par illustrer les deux thèses au moyen d'exemples.

Ex. 1. Il existait dans la première partie du 19e siècle, en divers pays, des Sociétés de géographie (nationales), qui périodiquement organisaient des congrès. Le premier Congrès international de géographie se tint à Anvers en 1871. En 1922 naquit l'Union géographique internationale (UGI), dans le contexte international tendu qui suivit la première guerre mondiale, et à l'initiative des Académies des Sciences des pays vainqueurs. L'UGI se fixait comme objectif de « dresser la carte du monde ». Elle s'efforça d'organiser la profession pour ce faire. Elle ne tint pas seulement de grands congrès ; ses commissions permanentes donnèrent une dynamique au travail des géographes, impulsant des choix de techniques cartographiques innovantes, mais aussi d'options théoriques (cartographie thématique, cartographie appliquée à divers usages). Ce « tout petit monde » des géographes fut profondément impliqué dans les enjeux internationaux du 20e siècle, en particulier à travers les problèmes des nationalismes et des revendications territoriales. Le fonctionnement de l'UGI, ses options scientifiques, son rôle géopolitique, sont analysés dans un ouvrage récent (Robic et al., 1996).

Ex. 2. Le 9e Congrès européen de réanimation, organisé par la European Society of Intensive Care Medicine (ESICM), réunit à Glasgow en 1996 pendant 3 jours 1/2 plus de deux mille médecins et infirmiers travaillant dans des services de soins intensifs. Les objectifs affichés étaient : mise à jour des connaissances, remise en question des idées reçues (« challenging the dogma »), réforme des habitudes. Le Comité scientifique (composé de 24 personnes, de 14 pays) avait sollicité quelque 200 communications sur des thèmes qu'il jugeait importants : les « invited papers », envoyés six semaines à l'avance, étaient publiés et disponibles au moment du congrès sous forme d'un livre (Bennett, ed., 1996), de façon à faciliter la discussion lors des sessions au cours desquelles ils étaient présentés. Le Comité scientifique avait en outre sélectionné sur résumé (les résumés étaient rassemblés dans un numéro spécial de revue distribué aux participants) environ six cents communications « livres », ou études de cas présentés en tableaux (« posters »). Sauf au moment de l'assemblée générale, dont l'objet était d'élire le nouveau bureau et de décider des grandes orientations du prochain

congrès, les participants avaient à tout moment le choix entre plusieurs sessions « parallèles », couvrant divers aspects de leur art. Les liens multiples de cette société savante avec la société tout court étaient rendus manifestes par la présence d'industriels (exposant des technologies de pointe), et d'orateurs invités extérieurs à la discipline (juriste, hygiéniste, économiste, philosophe). Pour le témoin extérieur, ce congrès donnait le spectacle vivant d'une profession qui réfléchit sur sa pratique, planifie sa recherche, éduque ses membres, tente d'optimiser le service rendu au malade compte tenu des ressources allouées par les systèmes de santé (discipline coûteuse pour ce qu'elle préserve de vie, la réanimation n'est pas une priorité de santé publique dans les pays pauvres).

Ex. 3. L'essai Delta (essai contrôlé, randomisé, conduit en double aveugle) fut l'un des grands essais internationaux qui mirent les spécialistes du sida sur le chemin des trithérapies. Il comparait les effets du traitement par AZT seul à ceux du traitement par une combinaison de deux antiviraux (AZT et ddI, AZT et ddC). Il montra que la survie était un peu meilleure pour les groupes sous bithérapie. Acceptèrent de se soumettre à l'essai 3207 personnes infectées par le virus de l'immunodéficience humaine (VIH, angl. HIV), qui restèrent sous protocole expérimental en moyenne pendant 30 mois. Ces personnes furent suivies dans environ 170 centres de dix pays (Allemagne, Australie, France, Irlande, Italie, Luxembourg, Nouvelle-Zélande, Pays-Bas, Suisse, Royaume Uni). La publication scientifique (Delta Coordinating Committee, 1996) compte près de mille signataires (cliniciens investigateurs et membres des divers comités d'organisation, de veille, de virologie, statisticiens, etc). Afin de tester l'hypothèse simple que pour les personnes contaminées par le VIH deux antiviraux valent mieux qu'un, il a donc fallu la coopération de plus de quatre mille personnes pendant trois ans. L'acquisition du savoir dans les sciences empiriques est réellement le fruit d'un travail communautaire.

### **Trois interrogations**

Une philosophie de la connaissance nécessite une triple méditation : sur l'objet à connaître (le monde « naturel »), sur le sujet connaissant (l'être humain explorant son monde), et sur les processus cognitifs (le cerveau, l'appareil neurosensoriel).

L'objet à connaître est ici appelé la nature. Ce que le sujet connaissant tente de construire est appelé « philosophie naturelle », par contraste avec « théologie naturelle ». Une philosophie de la nature se fait par des moyens humains, sans la garantie que l'univers est un tout bien ordonné par un plan divin, mais guidée par la conjecture qu'il est quand même un tout plus ou moins ordonné, qu'il forme système plutôt que juxtaposition disparate. La visée théorique est inhérente à une philosophie naturelle (au sens newtonien), et complémentaire de la visée descriptive d'une histoire naturelle faisant l'investigation de la diversité du monde. Par « nature

» nous entendons « ce qui est », le réel tel qu'il est (le réel-sujet, dans le vieux sens du mot « subjectif » ; non pas seulement objet pour nous — notre représentation — mais réalisé dans un sujet : nos objets sont d'autres sujets, des centres d'organisation). Il y a dans l'entreprise d'une philosophie de la nature un pari réaliste : que la nature physique, biologique, sociale, a une consistance ontologique, et qu'une connaissance vraie est une connaissance qui rejoint la réalité. Réfléchir sur les conditions de possibilité d'une philosophie de la nature du côté de l'objet étudié, c'est donc réfléchir sur la faisabilité du réalisme philosophique. Si la nature était pure diversité, totalement chaotique, elle serait inconnaissable. Il n'est pourtant pas nécessaire d'y présupposer la cohérence d'un plan rigoureux, une rationalité intégrale, une unité systématique avec déterminisme complet. On peut admettre une part d'indétermination, de hasard réel, de contingence, d'histoire (Cournot, Aristote). Il n'est pas indispensable qu'il existe des lois « universelles », il peut y avoir des lois différentes selon les « ordres ». Mais il faut qu'il y ait des ordres, des pôles d'organisation, des schèmes d'organisation, des régularités, des formes — bref, de l'esprit dans la nature. Pour que nous ne confondions pas les délires de notre imagination avec les ingéniosités naturelles, les hypothèses réalistes doivent pouvoir être mises à l'épreuve. B. Saint-Sernin a proposé d'appeler « critère de Cournot » la mise en évidence de notre aptitude à reproduire au moins fragmentairement des procédés naturels. Le recours au test de Cournot suppose qu'on sache confronter les opérations de la nature aux opérations du sujet humain, et renvoie donc pour partie aux sciences cognitives.

Les sciences cognitives prennent comme objet d'étude les opérations cognitives (humaines ou animales), appréhendées comme réalités naturelles, sur fond d'un monisme matérialiste de principe. La philosophie de l'esprit, nourrie des connaissances acquises par les sciences de l'esprit sur les mécanismes cognitifs (et, on l'espère, affectifs, volitifs), laisse réémerger la dualité réflexive à travers des thèmes comme l'intentionnalité, les attitudes propositionnelles, la conscience. L'exploration de son milieu par un organisme, si elle doit lui laisser des chances de survie, nécessite la relative fiabilité de son appareil sensoriel, et la robustesse de ses capacités d'inférence. Des sciences cognitives on attend qu'elles explicitent les qualités d'un « cerveau bien fait », ne serait-ce que pour guider la mise au point de techniques d'éducation. Certains cognitivistes hardiment réductionnistes, comme Jean- Pierre Changeux, affirment que « tout est dans le cerveau » (tout se ramène à des circuits neuronaux : la pensée, le sens esthétique, le jugement moral, le droit, la société) : avatar matérialiste de l'idéalisme philosophique. Mais, d'une part, François Dagoguet fait observer qu'un cerveau isolé, sans interaction avec le monde « extérieur » et avec d'autres cerveaux, n'est rien du tout. Le cerveau (humain) est une entité essentiellement relationnelle. D'autre part, tandis que les neurosciences prennent comme objet d'étude le cerveau (humain) en général, le sujet qui fait les neurosciences n'est pas « le » cerveau générique : c'est un collectif, la communauté interactive des chercheurs en neurosciences (ou en philosophie de l'esprit). Les progrès de nos connaissances sur le cerveau dépendent du bon fonctionnement de cette communauté de chercheurs.

Récapitulons. Il n'y a pas de philosophie de la nature sans (du côté de la nature) un ordre naturel donné, sans (du côté de la nature encore) des propriétés données de la cognition

humaine, mais l'investigation de la nature et celle de la cognition sont conduites par une communauté de chercheurs. Nous cherchons à préciser dans ce chapitre à quelles conditions une communauté de chercheurs accouche d'un savoir fiable. Naguère la question eût semblé toute simple, par le présupposé que la raison est naturellement égale en tous les hommes. Kant disait encore en 1786 : « Penser par soi-même signifie chercher en soi-même (c'est-à-dire dans sa propre raison) la suprême pierre de touche de la vérité ; et la maxime de penser par soi-même en toute circonstance est l'*Aufklärung* ». Mais notre époque a renié avec « les lumières » la généreuse conviction que quand un être humain accède à la maturité intellectuelle, c'est-à-dire « pense par soi-même », il accède à une universalité de la pensée. Le « tournant post-moderne » pris au 20e siècle signifie justement qu'il y a doute sur la conviction kantienne que l'exercice de la liberté de penser présuppose une référence à LA raison comme ultime pierre de touche, et que si la raison n'est pas LA raison (universelle) elle « s'anéantit elle-même ». Que les processus cognitifs soient en gros homogènes dans notre espèce ne garantit nullement aux yeux de nos contemporains que les êtres humains jugent de même façon, ni que des chercheurs sincères convergent vers les mêmes vérités (autrement que par un conformisme de fait). Les sophistes avaient pressenti cela depuis longtemps (« prouve ta preuve »), mais celui qui refusait d'admettre que la preuve prouve était exclu pour irrationalité. Le 20e siècle doute de la rationalité individuelle. Peu importe, dirons-nous, puisque ce n'est pas un chercheur qui fait la science. Mais une rationalité commune peut-elle émerger d'une collectivité au sein de laquelle les rationalités individuelles sont susceptibles de s'affoler ? Quelque « critère husserlien » ancre-t-il l'intersubjectivité scientifique dans le vrai ? Cela est aujourd'hui un problème, non pas une évidence. C'est le problème posé dans ce chapitre. J'approche ce problème par une observation paradoxale

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur <https://philopsis.fr>